

Gérard Cartier

FESTIVAL D'AVIGNON 2021



FESTIVAL OFFICIEL

Fraternité, texte et mise en scène de Caroline Guiela Nguyen
La cerisaie, de Tchekhov, mise en scène par Tiago Rodriguez
Des territoires, texte et mise en scène de Baptiste Amann
Kingdom, de Anne-Cécile Vandalem
Le 66 ! d'Offenbach, mis en scène par Victoria Duhamel
Le mur invisible, d'après Marlen Haushofer, mis en scène par Chloé Dabert
De toute façon, j'ai très peu de souvenirs, d'Éric Louis
Gulliver, d'après Jonathan Swift, mis en scène par Madeleine Louarn et Jean-François Auguste
Pupo di zucchero, d'Emma Dante
Tambourine man, d'Eugène Durif, mis en scène par Karelle Prugnaud
Misericordia, d'Emma Dante

FESTIVAL OFF

Les témoins, d'Yann Reuzeau
Madame Van Gogh de Cliff Paillé
Les prémiSSes du pire, d'après Alain Didier-Weill, mis en scène par Jean-Luc Paliès
La maison du loup, de Benoit Solès, mis en scène par Tristan Petit-Girard
Thélonius et Lola, de Serge Kribus, mis en scène par Zabou Breitman
Le journal de l'année de la peste, d'après Daniel Defoe, mis en scène par Cyril Le Grix

FESTIVAL OFFICIEL 2021

Fraternité, de Caroline Guiela Nguyen, qui avait fait jouer ici le très beau *Saïgon*. Hélas, ce « conte fantastique » est un mauvais, mais long (4h00), moment. L'idée qui sous-tend la pièce était intéressante. Imaginons : 1. que le mouvement de l'univers soit régi par les mouvements du cœur humain 2. que celui-ci ralentisse avec le chagrin 3. que lors d'une éclipse, une partie de l'humanité disparaisse. Ajoutez-y une pincée de relativité généralisée, vous avez l'ébauche d'une situation. Cela aurait pu faire une nouvelle ou un court roman. Mais c'est une pièce de théâtre, c'est là que le bât blesse. C'est un brouillon de pièce, qui semble sortir des vieilles improvisations collectives d'il y a 50 ans. La plupart des comédiens ne savent pas jouer, ils crient ou ils chuchotent sans se soucier des spectateurs. Il faut suivre le texte français sur le sous-titrage anglais ! Ne sait-on plus aujourd'hui que le théâtre ne consiste pas à singer la vie, mais à la styliser ? À dégager un sens de la gangue des événements ? On rêve avec nostalgie des grands spectacles des Vitez, Mnouchkine, Lavaudant, Brigitte Jacques, etc. Les meilleurs moments sont les vidéos... Et pourquoi cette longue partie en globish, insupportable et involontaire préfiguration de notre futur ?



La cerisaie, mise en scène par Tiago Rodrigez. Commençons par le plus simple, le décor : hideux, on ne peut pas faire plus anti-tchekhovien, mieux eût 10 fois valu un plateau nu. La musique ensuite : hormis la scène du bal, elle est inutile et tapageuse. Les costumes enfin, tirés au sort dans un magasin fournissant les cirques - ce qui pourrait être drôle, et l'est parfois, mais non seulement nous éloigne beaucoup de la Russie (ce qui n'est pas en soi un péché), mais surtout rend difficile de savoir qui est qui, même si l'on connaît un peu la pièce (voir ci-après). Les comédiens : certains sont très bons, surtout le frère et le nouveau riche, tous deux noirs ; mais Isabelle Huppert joue l'évaporée, et c'est assez pénible – où est l'extraordinaire interprète de Marivaux ? Aucun signe extérieur ne désignant les personnages, costume, âge, ni couleur de la peau, il faut un bon moment pour comprendre qui joue qui, ce qui complique inutilement la pièce. Enfin, la mise en scène, est peu inspirée. Le plateau immense pousse à la dispersion des personnages, c'est parfois inutilement long (le début). Du fait que le nouveau riche, fils de moujik, qui achète finalement la propriété où ses ancêtres étaient esclaves, est joué par un noir, la composante politique est fortement soulignée : c'est l'intérêt – et la limite (ne peut-on plus penser l'Histoire européenne qu'à partir d'images états-uniennes ?) – de cette mise en scène.



Territoires, mis en scène par Baptiste Amann. C'est une belle découverte, avec au moins deux moments magnifiques, et même magiques. Il y a tous les ans un très long spectacle au festival. Cette année, c'est celui-ci (7 heures, on sort à 2h30 du matin). Il est composé de 3 parties, chacune jetant au milieu du quotidien un événement historique majeur : les Lumières et la révolution, à travers la figure de Condorcet ; la Commune de Paris ; la guerre d'indépendance algérienne. Seule la seconde partie est assez peu convaincante, en partie du fait de l'un des comédiens, en partie parce que l'association de l'histoire au réel (ici, une émeute urbaine) est un peu forcé ; mais, surtout, ne pas sortir au 2e entracte, comme certains spectateurs sur qui la nuit pèse : on louperait l'une de ces scènes qui vous réconcilient avec le théâtre quand on est lassé des procédés à la mode. Je note que les deux scènes dont je parle sont empruntées à un réel ritualisé : 1. L'entretien télévisé de Bernard Pivot avec les Badinter à propos de Condorcet et 2. Le procès d'une militante du FLN, responsable de l'attentat du Milk Bar à Alger. Un texte, une réalité historique qui résonne encore profondément, des vrais comédiens (pourquoi voit-on, même dans le in, tous ces amateurs sur scène, comme si n'importe qui pouvait être Georges Bigot ?) qui s'en emparent sans esbrouffe, une mise en scène qui rappelle que le théâtre est d'abord un rite, et non une tentative d'imitation servile de la réalité, cela fait 2 moments magiques. Le reste est souvent à la hauteur, grâce à une poignée de comédiens talentueux et à des idées de mise en scène originales. Et, pour une fois, pas de vidéo : la puissance des mots interprétés pas des corps vivants... À voir donc.



L'Histoire est en nous un silex acéré
 qui souvent s'oublie et parfois lancinant
 déchire les chairs un drame lointain
 caché en nous comme cœur et viscères
 qui tout à coup point la guerre et la
 géhenne comme au théâtre...

Kingdom, par Anne-Cécile Vandalem. Nous sommes en Sibérie, au milieu des forêts et des ours, où une famille européenne s'est installée 30 ans auparavant pour échapper au morne quotidien. La vie est dure. Les voisins, des cousins en conflit avec eux, leur gâchent la solitude. Cela finira mal. Un beau décor, une histoire intéressante, une tonalité de conte philosophique, quelques belles scènes, trop belles peut-être (l'enterrement d'un chien, livré sur un radeau à la rivière, assisté par des enfants couronnés de bougies), cela pourrait faire un très beau spectacle. Mais la moitié du temps (ce n'est pas une métaphore) les comédiens sont cachés dans les cabanes, filmés par une caméra à l'épaule, l'image projetée sur un écran au-dessus de la scène. J'ai eu l'impression d'avoir déjà vu ça 10 fois. Et va-t-on au théâtre pour assister à une séance de cinéma ? On dira peut-être qu'il s'agit de spectacle total (il y a aussi des chants, dans une langue imaginaire, selon le procédé inventé par Farid Paya). Si l'on veut, mais la magie du théâtre est d'une essence autre que celle du cinéma, et elle s'évapore à être aplatie sur un écran. Celui-ci sert pourtant, car les dialogues y sont projetés, ce qui permet de suivre quand le comédien crie et que sa voix se perd dans le brouhaha (à la fin, par exemple). Projetés, mais en anglais bien sûr, pour que les français améliorent leur pratique de la langue du commerce, car d'étrangers, on en voit assez peu, et ils parlent français. Un sous-titrage en français eût été beaucoup plus utile. *Kingdom*, (pourquoi pas *Royaume* ? Pas un anglais sur scène : ce doit être du belge) est un spectacle qu'on voit sans déplaisir, mais je parierais que dans un mois, il ne m'en restera rien en mémoire.



Forêts de Sibérie. un familistère au milieu des bêtes. rudes, avides de sens, orgueilleux plus que l'ourse. rêveurs de miel. aux enfants hantés par un dieu borgne. rites de mort. une couronne de bougies. et des chants sauvages.

Le 66 ! d'Offenbach, mis en scène par Victoria Duhamel. Bon, ce n'est pas Shakespeare, ni même Molière, ce « petit auteur » (Olivier Py), et c'est de plus un spectacle pour tout public –mais les enfants y sont assez peu nombreux. C'est court, bien enlevé, il y a même quelques belles idées, comme cet annonceur (pas celui du *Soulier de satin*, hein, d'ailleurs il est muni d'un porte-voix...) qui chauffe la salle avant l'entrée des interprètes. Il y a surtout la musique d'Offenbach, irrésistible pour qui, comme moi, n'écoute jamais de musique, et peut-être aussi pour les autres, à en juger par la mine des spectateurs à la sortie. Bref, c'est sans prétention, mais voilà un agréable moment.



Le mur invisible, mis en scène par Chloé Dabert. Vu en avant-première au centre EDF de l'île de la Barthelasse, avant programmation au festival. Une seule femme sur scène, l'écrivaine Lola Lafon, sobre et assez attachante, et un violoncelle. La pièce est tirée du roman de Marlen Haushofer. C'est Robinson Crusoé, mais dans une vallée alpine, laquelle se trouve un matin isolée du monde par un mur invisible et infranchissable. Au-delà, tout semble mort : l'humanité à péri dans une étrange catastrophe. L'héroïne est seule avec un chien et une vache, elle écrit le journal de sa réclusion. C'est Robinson Crusoé, mais à l'envers : au lieu qu'elle recrée peu à peu le monde et aille vers sa délivrance, sa situation empire inexorablement et va vers la disparition – reflet de notre époque... Il y a un Vendredi, mais mauvais, un homme surgi d'on ne sait où : je ne révèle pas la fin. L'intérêt est dans la disparition progressive chez cette femme des conditionnements sociaux : la recherche de la beauté, la hantise du temps, etc. C'est un spectacle fait avec peu de moyens mais dont on ressort heureux – et pensif. À voir.



De toute façon, j'ai très peu de souvenirs, d'Éric Louis. Le spectacle a été construit à partir d'entretiens avec d'anciens élèves de l'école de théâtre que Vitez avait fondée à Chaillot, et il est interprété par de jeunes élèves comédiens. Il n'y a que ces jeunes gens sur un plateau presque nu, restituant l'expérience de leurs aînés, leur surprise devant les méthodes d'enseignement de Vitez et leur gratitude, leur fascination pour l'homme et le grand metteur en scène. Il n'y a que cette parole multiple qui rappelle ce qu'on a aujourd'hui un peu oublié : que tout part du texte, que l'acteur ne doit pas chercher l'incarnation, que le théâtre est un jeu, que tout lui est possible à condition de faire sens... Il n'y a que cela, et c'est magnifique de bout en bout. L'émotion m'a souvent pris, jusqu'aux larmes, bêtement, comme quand trop de choses enfouies remontent tout à coup et vous submergent. Sans doute ne suis-je pas le seul, car le spectacle a été applaudi en cadence. Un seul défaut, la musique, inutile (hormis un extrait d'une chanson de *Mère Courage*) et souvent idiote : de ces soupes américaines dont on doute que Vitez les eût aimées...



Gulliver, mis en scène par Madeleine Louarn et Jean-François Auguste. Il s'agit du voyage de Gulliver dans l'archipel de Laputa, recréé sur scène par des comédiens handicapés mentaux, encadrés par quelques comédiens, qui leur soufflent le texte en cas de besoin. La qualité d'un spectacle dépend de l'observateur, comme en physique quantique. Ceux qui n'ont jamais vu cette troupe éprouveront une sorte de sidération, qui balayera les imperfections du spectacle. Mais ceux qui ont vus *Le grand théâtre d'Oklahoma*, d'après Kafka, joué ici-même il y a 2 ans, seront terriblement déçus. L'essentiel de la magie s'est évaporé. Le spectacle baignait alors dans une atmosphère incroyable, nous étions arrachés à notre siège en 30 secondes, projetés, sans Alice, au pays des merveilles, subjugués, pour ne revenir à nous qu'au salut final. Nous en sommes loin. Cela tient d'abord au texte : pourquoi vouloir « moderniser » Swift ? Sa langue est-elle trop savante, trop subtile pour notre époque ? Et quelle mouche enragée a piqué les deux metteurs en scène ? Les gros clins d'œil à l'actualité, les scènes de caca-boudin, les anachronismes, les indigences de la langue, le côté carton-pâte pour enfants (c'est un spectacle dit *tout public*) sont mal supportables. J'ai entendu un spectateur dépité se plaindre que c'était vulgaire. C'est grand dommage, les comédiens handicapés sont étonnants, et quelques scènes déploient encore le charme du précédent spectacle. À voir si on n'a pas partagé la folie douce du *grand théâtre d'Oklahoma*, à éviter sinon.



Sur l'archipel de Laputa. où l'on ne meurt pas.
où la raison est folie. sur l'archipel de Laputa.
où l'on n'est pas. éprouver en pensée. sa folie.

Pupo di zucchero, d'Emma Dante, d'après un vieux conte sicilien de Gianbattista Basile. Nous sommes à Palerme, le 2 novembre, jour de la fête des morts. Un vieil homme, dernier de sa famille, prépare le "poupon de sucre" traditionnel pour les âmes du purgatoire. Il s'endort sur la pâte qui refuse de lever ; les disparus revivent, souvent figés dans le spasme qui les immortalise dans sa mémoire. C'est un beau spectacle, original et inventif, tout à tour joyeux et mélancolique, interprété par des comédiens-danseurs de qualité (de qualité, de qualité...), et animé par le délicieux patois palermitain. Et, contrairement à tant de spectacles qui nous assènent des musiques idiotes ou déplaisantes, ici elle est très belle : chants traditionnels et harmonies à deux instruments. Quelques scènes sont magnifiques ; ainsi de la finale, où les disparus sont exhibés sous la forme des célèbres momies des caves de Palerme. On en sort heureux, mais ni bouleversé ni accru d'aucune sorte de pensée. Une critique a écrit que cette pièce sauvait le festival : excès d'honneur pour elle, excès d'opprobre pour lui. Il y a quelques défauts, deux des personnages sont trop tirés vers la commedia dell'arte. Mais c'est un spectacle à voir, assurément, et court de surcroît.



Fête des morts. pour les âmes du purgatoire.
pour elles qui ne souffrent plus. un gâteau de
sucre. vivants tout-à-coup. figés dans le spasme
qui les immortalise. la danse finie, on se réveille
au milieu des momies des caves palermitaines.
nourrissant de sucre la mémoire.

Tambourine man, mis en scène par Karelle Prugnaud. On y va de confiance, sur la foi du nom d'Eugène Durif, l'auteur du texte. Les 15 premières minutes sont très bien, un grand escogriffe qui tient de Tati et de Découfflé tient la scène, on est à mi-chemin du burlesque et de Beckett, et l'on se réjouit d'avoir fait une bonne pioche. Puis Denis Lavant entre en scène, et tout s'effondre. Il n'a qu'un seul jeu, crier, crier, crier, sa partie est désespérément vide, c'est vite insupportable, on n'a qu'une envie, qu'il se taise. Pendant ce temps, l'autre comédien, qui lui sert de faire-valoir, fait des jonglages... Tout ceci n'a aucune espèce d'intérêt. Si la mairesse du village où j'ai vu ce triste spectacle n'avait offert un verre de vin blanc à la sortie, la soirée était irrémédiablement perdue. C'est apparemment le plus mauvais spectacle du festival, opinion recoupée auprès d'amis festivaliers. À fuir absolument.



Les rats courent vers le fleuve. et les enfants.
tout tanguent et tout bascule. saurons-nous vivre
encore ? un quart d'heure est toute une vie. tout
un passé en équilibre sur le front. o, taisez-vous,
que j'entende le fleuve. et le passé...

Misericordia, d'Emma Dante. Trois femmes, dont on découvre plus tard qu'elles se prostituent, et un jeune homme, handicapé mental et orphelin, qu'elles ont élevé ensemble depuis sa naissance, sont les seuls protagonistes de cette pièce qui joue essentiellement sur des effets visuels – peu de paroles, et souvent à peine prononcées. Les femmes se chamaillent, s'épaulent, se jalourent, le garçon, d'un âge mental de 2 ou 3 ans, joue, rêve et danse. Il y a de beaux moments, mais, au risque de passer pour un triste rabat-joie (le public ovationne le spectacle), je m'y suis parfois ennuyé, bien qu'il ne dure qu'une heure à peine : certaines scènes sont exagérément tirées en longueur. Il faut aimer la danse plus que le théâtre pour s'y plaire vraiment, et le thème de la maternité est sans doute plus sensible aux femmes – dans la scène finale, le garçon, partant pour une institution spécialisée, crie ce seul mot, « Maman ! », qui fait chavirer, avec les 3 fausses mères, une partie de la salle. Ou bien l'esprit de géométrie aura étouffé en moi l'esprit de finesse... Des deux spectacles d'Emma Dante, j'ai préféré l'autre, *Pupo di zucchero*, mais celui-ci est un spectacle bien plus qu'honorable.



Trois mères et un seul fils. trois fausses mères sans homme. et l'enfant est naïf. dix-huit ans de chair et trois de pensées. adieu, donc, adieu... à son dernier cri, *Maman!* trois mères se retournent. trois mères aux milliers d'hommes.

FESTIVAL OFF 2021

Les témoins, d'Yann Reuzeau, au théâtre des Gémeaux. La pièce s'ouvre avec l'annonce, par le journal numérique Les Témoins, de l'élection d'un président de la République d'extrême droite. Sous ses airs d'abord patelins, il se révèle bientôt un dirigeant tyrannique, passant des lois au pas de charge qui mettent en œuvre une idéologie raciste et antidémocratique. Les journaux sont fermés, les journalistes emprisonnés. La pièce explore les réactions diverses des journalistes au sein de la rédaction des Témoins. C'est passionnant et terriblement humain. Les comédiens sont tous très bons, on passe la soirée collé à son siège, dans un mélange de plaisir (de théâtre) et de stupéfaction (politique). À voir donc.



Madame Van Gogh, de Cliff Paillé, au théâtre Transversal. Émile Bernard, peintre et ancien ami de Vincent, essaie de convaincre Madame Van Gogh, la veuve de Théo, qui a hérité de l'œuvre de son beau-frère, d'organiser une exposition posthume et d'éditer la correspondance des deux frères. La pièce est bien faite, le comédien qui joue Émile Bernard est très bon, Madame veuve est assez bonne (une diction un peu incomplète). On n'apprend pas beaucoup de choses, mais c'est un moment plaisant.



Les prémiSSes du pire - Vienne 1913, d'après Alain Didier-Weill. Il faut passer sur le jeu de mots du titre, qui fait craindre le pire. Le pari était risqué : montrer ensemble Freud, Jung, le jeune Adolf, qui se cherche encore, et le glorieux Klimt dans la capitale de l'empire aux 5 religions, à la veille de son effondrement. Et c'est parfaitement réussi, grâce à un texte qui n'a rien de manichéen, à une mise en scène sobre mais très stylisée de Jean-Luc Paliès, qui ne cherche pas le rendu "réaliste" mais qui prend le récit dans une forme stricte, en une sorte de rite, celui du théâtre, comme si les personnages sortaient d'un castelet à l'appel d'un récitant et s'animaient un instant – et l'on croit aussitôt à leur existence –, grâce surtout à de vrais comédiens, tous bons, certains excellents, comme William Mesguish, entre autres. Tous les sens sont sollicités, à commencer par la raison, qui de nos jours déserte souvent les salles au profit des seules impressions (couleurs, gestes, musiques) - le fruit d'une époque où toute parole semble vaine, toute pensée démonétisée. À voir donc.



Vienne 1913. les jeunes monstres s'affolent.
sentent la pourriture du siècle. qui nulle part ne
s'efface. étouffante. est-elle en nous ? le mal du
siècle. tous, hélas, nous sommes tous
condamnés...

La maison du loup, de Benoit Solès, d'après un épisode de la vie de Jack London, mis en scène de Tristan Petit-Girard. Avec ses droits d'auteur, l'écrivain à succès s'est fait construire une immense maison (65 pièces, 9 cheminées) dans la vallée de la lune en Californie. Aussitôt, évidemment, l'inspiration le quitte... Les dettes l'assailent. Débarque un ancien taulard, convoqué par la femme et collaboratrice de Jack, qui espère ainsi réveiller l'ancien écrivain engagé et lui fournir un sujet : la défense d'un condamné à mort, ancien compagnon de l'ex-taulard. La pièce est intéressante, en particulier sur les terribles conditions de détention et l'arbitraire qui régnaient dans les prisons américaines au début du XX^e siècle – et au-delà : une scène m'a fortement rappelé les exécutions dans la prison de la Casbah, pendant la guerre d'Algérie. Intéressante aussi pour ce qu'elle dit de la perte des idéaux, quand vient le succès. Les 3 comédiens sont bons, c'est un moment agréable, dont on sort en se promettant de lire ou relire le grand Jack London.



La maison du loup. 65 pièces et 9 cheminées.
palais des aventures. mais le désert, le désert est
au cœur. les mots le fuient. le silence le brûle.
souffrir pour écrire ?

Thélonius et Lola, de Serge Kribus. Mis en scène par Zabou Breitman. Lola est une petite fille de 8 ans (et demi, précise-t-elle) qui rencontre un chien, Thélonius, qui parle chien, français et chat, et qui chante pour lui seul. Ils deviennent amis. Or, les chiens sans un collier authentifié par la police sont pourchassés, accusés de tous les maux, maladie, chômage, etc. La fable se poursuit jusqu'à Ostende, où Lola aide le chien à embarquer pour l'Angleterre. Les deux comédiens sont très bons, les adultes se prennent au spectacle comme les enfants, l'allusion politique n'étant pas trop appuyée, et on en sort plus heureux que de pas mal de spectacles indigents pour adultes. Il reste un jour pour le voir...



Le journal de l'année de la peste, d'après Defoe, mis en scène par Cyril Le Grix. C'est l'un de ces « petits » spectacles (peu de comédiens, peu de décors, courte durée) qui justifient la partie OFF du festival. Une peste se déclare à Londres, en 1665, et progresse inexorablement ; le protagoniste de la pièce est un commerçant qui restitue l'atmosphère régnant dans la ville close, la progression du mal et les réactions désespérées des individus. On devine ce qui a motivé ce spectacle. Les similitudes avec ce que nous vivons sont impressionnantes : confinement, décompte macabre, charlatanisme, égoïsme, lassitude qui conduit certains à l'aveuglement sur les risques. Mais ce qui est beaucoup plus intéressant, c'est ce qui distingue les deux époques. Alors, la raison et la religion luttent encore, on avait vu une comète passer avant que la peste ne se répande, une folie millénariste s'était emparée de certains... Le narrateur, quant à lui, en homme des temps nouveaux, essaie de concilier raison et croyance : châtiment divin ou cause naturelle ? Ou châtiment par la main de la nature – la Nature, *sive* Dieu ?... On ne verra plus ce beau spectacle (et impressionnant : une spectatrice a fait un malaise vagal) à Avignon, le festival se terminant ce soir. Mais peut-être pourra-t-on le voir ailleurs ? En tout cas, on peut lire Defoe !



P.S. En sortant du spectacle, nous tombons sur une grosse manifestation pour la « liberté » : des gens de tous poils, jeunes et vieux, extrême droite et syndicalistes de Solidaires, qui semblent avoir oublié que la liberté est une vertu collective, faute de quoi c'est la liberté de la jungle. Signe de ces temps de capitalisme triomphant.

Une comète au nord. lourde et patiente. que nous veut le monde ? le signe de la fin. et bientôt... ce feu intérieur qui perce la peau. taches et cratères. bientôt la peste. la piété noire de notre fin. adieu amour... et le plaisir du sel...